

HISTOIRE ET MYSTIFICATIONS

Comment l'Histoire est fabriquée et enseignée

Ouvrage publié sous la direction d'Arno Mansouri

Éditions Demi-Lune :

26 Menez Kerveyen, 29710 Plogastel Saint-Germain - France

Tél. : 02 98 555 203 – www.editionsdemilune.com

Thierry Palau, pour la conception graphique de la couverture
et sa réalisation

Image de couverture : Time © Hayati Kayhan / Shutterstock.com

L'éditeur remercie Monique Brunier.

Texte : © Michael Parenti, 1999

Tous droits réservés

Édition originale en anglais chez City Light Books (San Francisco),

en 1999 sous le titre original :

History as Mystery

et l'ISBN : 978-0-87283-357-3

© Éditions Demi-Lune, 2013

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés

ISBN : 978-2-917112-25-0

Dépôt légal : Septembre 2013

10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, de l'auteur ou de leurs ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L-335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Michael PARENTI

HISTOIRE ET MYSTIFICATIONS

Comment l'Histoire est fabriquée et enseignée

Traduit de l'anglais
par Daniel et Sven SILLOU

Éditions Demi-Lune
Collection Résistances

5.

Dans les pas de Ranke

Depuis des siècles, l'écriture de l'Histoire est en grande partie le passe-temps des avocats, des membres du clergé, des hommes d'affaires, et des hommes d'une certaine fortune. Des scribes judiciaires relaient les événements d'une manière agréable à leurs monarques, et des amateurs, des gentlemen-historiens, écrivaient pour les gentlemen-lecteurs. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, il n'existait presque pas de professeurs d'histoire dans les universités américaines. En 1884, lorsque l'*American Historical Association* a été créée, seulement 15 professeurs et 5 assistants se consacraient à l'enseignement exclusif de l'Histoire, alors que d'autres le combinaient avec la science politique ou la philosophie et d'autres matières. Avec le temps et la croissance de l'industrie, la société a connu une augmentation de la population estudiantine de la nation et une professionnalisation simultanée des disciplines académiques, notamment de l'Histoire.¹ Au moment où l'*American Historical Review* a été fondée en 1895, le secondaire comptait environ une centaine d'enseignants à temps plein dans cette discipline. Près de la moitié d'entre eux avait étudié dans une université allemande. «Ainsi, la professionnalisation de l'Histoire signifiait une transformation progressive du statut de l'historien de celui de gentleman-chercheur à celui d'enseignant-chercheur, qui gagne sa vie de son enseignement.»² Aujourd'hui, les écrivains du monarque ont disparu, mais d'autres continuent à faire leur service comme historiens de cour.

HISTORIEN AU SERVICE DE SA MAJESTÉ

Un des plus célèbres historiens européens du XIX^e siècle était Leopold von Ranke à qui la haine de la révolution populaire et la dévotion sans faille à l'absolutisme ont valu la faveur des monarques

allemands. La Révolution de 1830 a été vue par Ranke comme la première salve d'une série de révoltes populaires qui menaçaient le pouvoir royal dans toute l'Europe. Il pensait que l'Europe était la région que Dieu avait choisie pour l'implantation de la seule vraie religion, le christianisme, et que la monarchie était son meilleur protecteur. En 1831, il a accepté de publier un journal politique parrainé par le gouvernement prussien. Deux ans plus tard, élevé au rang de professeur à l'Université de Berlin, il a lancé une série d'attaques dans ce journal contre le libéralisme, y compris les « idées dangereuses » de la Révolution française. Ranke n'avait rien à dire sur les droits individuels. Il s'est opposé à la promulgation d'une Constitution pour la Prusse et à la création d'un Parlement, même doté de pouvoirs limités.³

Pour Ranke, l'Histoire devait être objectivement fondée sur des faits établis par des documents. Mais puisque ceux-ci étaient produits principalement par l'État, « l'Histoire objective factuelle » avait tendance à être fortement réfractée à travers les prismes officiels, et à s'accorder avec les préférences conservatrices de Ranke en qui Lord Acton a vu un érudit de grande envergure, « presque le Christophe Colomb de l'Histoire moderne ». Pourtant, même Acton a noté que Ranke était mieux adapté aux relations changeantes des cabinets et des factions qu'aux forces plus larges qui font l'Histoire.⁴

En 1841, le roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse a nommé Ranke historiographe officiel de l'État prussien. Guillaume a ensuite fait appel à lui comme conseiller en 1854 et l'a nommé au Conseil d'État. Un autre admirateur royal de Ranke fut Maximilien II de Bavière, qui lui a offert un poste à l'Université de Munich, ce qu'il a refusé, puis l'a nommé président de la nouvelle Commission historique de l'Académie bavaroise des sciences. Avec le soutien financier qu'elle a reçu du gouvernement de Bavière, cette commission a créé une institution pour l'étude scientifique de l'Histoire allemande qui par la suite a soutenu la publication de *Historische Zeitschrift*, le premier journal de la profession allemande.⁵

Les monarques allemands contemporains de Ranke ont pris l'Histoire au sérieux. Ils ont financé des chaires, des commissions, des revues et des associations professionnelles, en prenant soin que celles-ci soient occupées par des gentlemen qui partageaient leurs propres points de vue sur la façon dont le passé et le présent devaient être définis.

D'autres honneurs sont venus à Ranke des États-Unis. En 1885, sans se laisser décourager par ses sentiments antidémocratiques, les membres de la toute nouvellement créée *American Historical Association* (AHA) ont élu Ranke premier membre d'honneur ; à cette occasion, George Bancroft lui a décerné le titre de « père de la science historique » et de « plus grand historien d'Allemagne. »⁶

Coexistant avec des conservateurs comme Ranke au sein de la profession en Allemagne, des démocrates et des libéraux ne pouvaient prétendre se voir accorder des prix, des rôles éditoriaux ou des financements particuliers, ni à être nommés à des commissions d'État, des sociétés honorifiques, ou à des postes académiques. Contemporain de Ranke, Théodore Mommsen, en est un bon exemple. Tôt dans sa carrière, sur recommandation de son professeur Otto Jahn au ministère de la Culture de Saxe, il fut nommé professeur de droit à l'Université de Leipzig. Deux ans plus tard, il était licencié en raison de ses sympathies démocratiques tout comme son protecteur, Jahn, et un autre savant Moritz Haupt. Cela se passa au cours de la répression qui suivit la révolution de 1848, quand le gouvernement purgeait l'université des dissidents. Mommsen a survécu dans la profession, en partant pour la Suisse, répondant à une invitation de l'Université de Zürich, une institution moins contrôlée.⁷ En 1881, il fut élu au Reichstag, et devint de plus en plus libéral à mesure qu'il avançait en âge. Une grande partie de sa vie politique active s'est tenue après qu'il eut établi sa réputation d'éminent historien de l'Antiquité, ce qui peut expliquer comment il a pu poursuivre sa carrière à l'université.⁸

Dans la profession, en Allemagne, il restait même quelques hégéliens tels que l'éminent Wilhelm Zimmermann, dont les travaux sur la guerre des paysans allemands ont été considérés comme un classique dans l'Histoire radicale pendant plus d'un

siècle, servant de base pour le livre d'Engels sur ce sujet. À peine sorti de presse en 1841, son premier volume fut interdit en Bavière et au Württemberg. Peu de temps après son implication dans la lutte de 1848, Zimmermann fut démis de son poste de professeur à l'École polytechnique de Karlsruhe et passa le reste de sa vie en tant que pasteur d'une paroisse pauvre, près de Stuttgart, en contraste marqué avec la trajectoire parcourue par Ranke.⁹

Dans les années 1830 et 1840, la politique étant un sujet trop dangereux pour donner lieu à un débat ouvert, les jeunes hégéliens se sont tournés vers des questions philosophiques et théologiques.¹⁰ Mais étant donné les liens étroits entre l'État et l'Église, en Allemagne, il était présupposé qu'un mouvement de critique religieuse se cristalliserait en une opposition politique. Sans surprise, Friedrich Wilhelm (Frédéric-Guillaume) IV, ce même monarque qui comblait Ranke d'honneurs, a cherché, selon ses propres mots, à «déraciner le dragon de l'hégélianisme».¹¹

Une victime de la répression de Guillaume fut Bruno Bauer, privé de son poste d'enseignant à cause de ses opinions philosophiques non orthodoxes, dont sa critique renommée de l'Évangile et sa négation de l'historicité du Christ; une autre fut Arnold Ruge, écarté de l'enseignement universitaire après s'être vu refuser une chaire; et bien sûr, Karl Marx, un proche compagnon à la fois de Bauer et Ruge. Bien que titulaire d'un doctorat et doté de capacités exceptionnelles, Marx n'a jamais même pu mettre un pied à l'université.¹²

En Angleterre aussi, «depuis le début, l'intelligentsia de l'Université, fut cooptée par la classe dirigeante», servant de formateurs des cadres nationaux et de l'administration coloniale.¹³ Néanmoins, ici et là, on peut trouver des historiens assez iconoclastes pour que leur carrière se soit vue brutalement interrompue. Tel est le cas éminent de Thorold Rogers, qui a travaillé des années 1860 aux années 1880 à une monumentale histoire sociale et économique, dont la version abrégée a servi de texte de référence au mouvement socialiste jusqu'à un moment avancé du XX^e siècle.¹⁴ Bien qu'il ait souvent pris soin d'injecter des commentaires hostiles au socialisme dans ses écrits, Rogers a soutenu les ouvriers agricoles en grève et exprimé suffisamment d'opinions anti-Tories pour être privé de son poste de professeur à Oxford.¹⁵

Pendant plus de 30 ans, la presse contrôlée par les corporations et les autres faiseurs d'opinion traditionnels a ignoré les nombreuses révélations troublantes, exhumées par des chercheurs indépendants, à propos de l'assassinat de Kennedy. Ces révélations pointent vers un complot visant à éliminer le Président et à une conspiration pour cacher le crime. À tout le moins, ces enquêteurs posent des questions assez graves pour remettre en cause la version de la Commission Warren accusant Lee Harvey Oswald de ce meurtre.⁸⁷

Un contournement du black-out médiatique a été réalisé par le film *JFK* du réalisateur Oliver Stone. Sorti fin 1991, le film a exposé à des millions de spectateurs les nombreux aspects inquiétants de l'affaire. *JFK* a été attaqué à plusieurs reprises 7 mois avant sa sortie, pratiquement dans tous les médias imprimés ou radiodiffusés dans les termes les plus caustiques et les plus généraux. Les gardiens idéologiques des médias ont versé des tombereaux d'invectives sur Stone, en évitant cependant la tâche plus difficile de réfuter ses arguments sur le fond, et sans jamais évoquer la littérature critique historique sur laquelle le film est basé. Une mise à jour complète de la conspiration d'assassinat, qui pourrait impliquer la CIA ou la participation des renseignements militaires, jetterait le discrédit sur les institutions majeures de la nation.⁸⁸

Le film d'Oliver Stone a continué à être attaqué des années après sa sortie. Le réalisateur a été cloué au pilori comme un «matamore maniaque» et un «homme dangereux», coupable de «tripotages quasi pathologiques de l'Histoire». L'idée d'une conjuration a été ridiculisée en haut lieu comme un scénario fantaisiste jailli de l'imagination d'un cinéaste. Comme la Commission Warren, la presse a supposé a priori qu'Oswald était le tueur solitaire. En 1978, quand un comité de la Chambre des Représentants a conclu qu'il y avait plus d'un assassin impliqué dans la fusillade fatale à Kennedy, le *Washington Post* a publié un éditorial pour dire qu'il n'y avait probablement pas eu de conspiration, mais peut-être trois ou quatre «parias de la société» agissant spontanément et simultanément, indépendamment les uns des autres pour tirer sur le Président.⁸⁹ À la place d'une théorie du complot, le *Washington Post* a créé une théorie des coïncidences qui pourrait être l'explication la plus fantaisiste de toutes.

Pendant ce temps, en réponse à la question «Oswald a-t-il agi seul?», la plupart des chercheurs indépendants ont conclu qu'il n'avait pas agi du tout. Il ne faisait pas partie de ceux qui ont tiré sur Kennedy, mais selon ses propres mots il a été impliqué comme «bouc émissaire», ont conclu les critiques.

Dans le sillage du regain d'intérêt du public pour l'assassinat de Kennedy, les médias ont fait une publicité considérable à un nommé Gerald Posner, un juriste de New York peu connu, avocat et écrivain, en aidant à catapulter son livre, *Case Closed* (Affaire classée), sur la liste des best-sellers nationaux. Posner néglige les preuves abondantes de complot, et utilise des techniques de dissimulation et de mensonges purs et simples pour arriver à la conclusion que Lee Harvey Oswald, un homme de gauche perturbé et solitaire, avait tué JFK.⁹⁰ Ni avant, ni depuis, aucun ouvrage sur ces événements n'a disposé d'un tel battage. Le livre de Posner a été présenté dans les meilleurs espaces commerciaux dans les plus grandes librairies à travers le pays. Il a été rapidement adopté pour la distribution par les clubs de lecture. Posner lui-même a apprécié son omniprésente exposition médiatique qui le montrait comme l'autorité première sur l'affaire.⁹¹ Il lui a été accordé des invitations, des lettres et des articles bien placés et des commentaires d'adulation dans à peu près toutes les publications majeures aux États-Unis. Un examen de son travail dans la revue *American History* se lit plus comme un outil promotionnel qu'une évaluation d'enquête historique.⁹² *Case Closed* a été salué comme «brillamment éclairant» et «lucide et convaincant» par les critiques du *New York Times* qui savaient tous parfaitement que les complots pour assassiner un Président ne peuvent pas se produire dans un beau pays comme les États-Unis.⁹³

Les lacunes béantes dans *Case Closed* sont passées inaperçues des grands médias. Aucun des experts ou des critiques n'a remarqué l'habitude de Posner de se référer à des sources censées étayer sa position, alors qu'il n'en est rien. Ainsi, il a très sélectivement cité comme nouvelle «preuve» scientifique des études améliorées par informatique et effectuées par *Failure Analysis Associates*, sans mentionner que cette organisation avait produit des faits servant les deux thèses dans un procès simulé de Lee Harvey Oswald

organisé par l'*American Bar Association*.^{*} Dans une déclaration sous serment, le PDG de *Failure Analysis*, Roger L. McCarthy, a fait remarquer qu'«un certain Gerald Posner» avait consulté uniquement les arguments à charge, sans se rendre compte «qu'il y avait du matériel supplémentaire préparé par FAA pour la défense. Aussi incroyable que cela puisse paraître, M. Posner ne fait aucune mention du fait que le jury simulé qui a entendu et vu ce matériel technique si persuasif et qui mettait fin à l'affaire (...) avait également vu les éléments préparés pour la défense, [et] n'avait pas pu arriver à un verdict.»⁹⁴

Posner a une autre mauvaise habitude. Il cite des interviews de personnes qu'il n'a jamais consultées et qui démentent les déclarations qu'ils leur prêtent. Ainsi, devant le *House Committee on Government Operations*^{**} en novembre 1993, il a prétendu avoir interrogé deux des pathologistes de Kennedy, les docteurs James Humes et J. Thornton Boswell, qui auraient admis devant lui avoir commis une erreur dans leur jugement initial sur l'emplacement de la plaie au crâne, concluant à une blessure d'entrée de la balle plus haute et mieux adaptée à la théorie selon laquelle le coup de feu provenait du dépôt de livres où Oswald aurait été perché.⁹⁵ Mais le docteur Gary Aguilar, un expert médical concernant les faits relatifs à l'assassinat, a téléphoné à Humes et Boswell: «Les médecins m'ont dit qu'ils n'avaient jamais changé d'avis sur les blessures de Kennedy. Ils s'en tiennent à leurs déclarations dans le *JAMA* (*Journal of the American Medical Association*), qui contredisent la thèse de Posner. Étonnamment, le Dr Boswell m'a dit qu'il n'a jamais parlé à Posner.»⁹⁶

Devons-nous croire, demande Aguilar, que Boswell aurait admis devant Posner avoir vu une blessure plus élevée sur le crâne alors que simultanément, il prétendait le contraire à un confrère pathologiste, rapporte le rédacteur en chef de *JAMA*, dans un entretien publié dans ce journal (le 27 mai 1992)? Devons-nous croire que

* NdT: Association américaine du barreau, fondée en 1878.

** NdT: Le HCGO a pour mission d'étudier les actions du gouvernement du point de vue économique et de leur efficacité.

Boswell avait oublié avoir répudié son propre témoignage sous serment et son rapport d'autopsie lors d'une conversation avec Posner? Une telle rétractation par Humes et Boswell aurait eu une énorme importance médico-légale. Pourquoi alors, Posner omet-il de mentionner cet argument déterminant, dans son livre? Il existe beaucoup d'inconsistances dans la version de Posner et seule une ouverture complète de ses documents de recherche pourrait établir si Humes et Boswell se sont rétractés. Mais en dépit de demandes répétées, il refuse de délivrer ses notes originales, ses dossiers et ses enregistrements.⁹⁷

Dans *Case Closed*, Posner soutient que James Tague, un spectateur de l'assassinat, a été blessé par un fragment du premier des trois coups de feu.⁹⁸ Tague soutient qu'il n'a pas été touché par ce premier tir groupé, ce qui signifie qu'il doit y avoir eu une quatrième balle tirée par quelqu'un d'autre que par l'assassin solitaire de Posner.⁹⁹ Dans une conversation téléphonique d'avril 1994, Tague répète à Gary Aguilar ce qu'il avait dit à la Commission Warren, qui contredit catégoriquement la reconstruction de Posner. Encore plus troublant, dans *Case Closed*, Posner cite deux entretiens avec Tague pour soutenir sa version du témoignage de celui-ci. Mais Tague a informé Aguilar qu'il n'a jamais parlé à Posner.¹⁰⁰

Posner «sélectionne et choisit ses interlocuteurs sur la base de leur cohérence avec la thèse qu'il veut démontrer», commente G. Robert Blakey, conseiller principal du Comité de la Chambre des Représentants sur les Assassinats. «Tout au long de son livre, Posner utilise notre enquête quand elle sert son but, mais n'en tient pas compte quand elle va à l'encontre de sa théorie». Un exemple : l'agent du *Secret Service* Paul Landis, qui se trouvait sur le marchepied de la voiture suiveuse, a entendu des coups de feu qui venaient à la fois du tertre herbeux et du dépôt de livres. Posner connaît l'existence de Landis : il le cite comme un témoin crédible du moment du premier tir, mais ignore sa déclaration concernant la direction du troisième coup de feu, tout comme il ne tient pas compte des dépositions qui ont signalé des détonations provenant de l'éminence herbeuse.¹⁰¹

Posner laisse de nombreuses questions dans l'ombre : que penser des témoins qui sont en contradiction avec leur propre version telle que rapportée par la Commission Warren (et Posner) ? Qu'en est-il des liens d'Oswald à des groupes de droite et avec la communauté du renseignement ? Et que dire des différents agents qui ont émergé en tant que participants à l'intrigue ?¹⁰² Posner ignore purement et simplement les éléments de preuve découverts par les enquêteurs ou « souvent prétend l'opposé de ce que les faits démontrent » accuse David Wrono dans le *Journal of Southern History*.¹⁰³

Ceux qui ont essayé d'exposer les distorsions apparemment conscientes du travail de Posner se sont rarement vu accorder une place dans les grands médias.¹⁰⁴ Un exposé complet et une réfutation, prendraient trop d'espace, mais les questions sans réponse et les matériaux écartés ou disparus, tous ces éléments suffisent pour empêcher tout historien responsable de dire que Posner a classé l'affaire et nous en a livré le dernier mot.

Il ne faut pas que nos esprits se laissent influencer par ces termes à la mode comme « complot », qui nous conduisent à rejeter d'un revers de main l'idée que les élites dirigeantes fonctionnent avec des mobiles égoïstes et utilisent parfois des méthodes sans scrupules et meurtrières. En outre, si l'auteur de *Case Closed* prétend nous entraîner loin de l'hystérie conspirationiste, devons-nous prêter foi à son affirmation selon laquelle ses détracteurs ont menacé de l'assassiner ?¹⁰⁵

Pour revenir à la question précédente : comment se fait-il que différents auteurs, travaillant sur le même sujet historique à partir d'orientations différentes, arrivent à des conclusions diamétralement opposées ? Pourquoi certains sont-ils mis en avant comme des stars tandis que d'autres, dont les efforts sont au moins aussi importants et méritoires, languissent dans une relative obscurité ? La caractéristique distinctive entre les deux est souvent un problème politique. Posner a donné aux gardiens du système la réponse qu'ils voulaient : l'assassinat n'était qu'une aberration isolée qui ne révèle rien de sinistre sur l'État de sécurité nationale.

Pour conclure, l'Histoire n'est pas seulement ce que les historiens en disent, mais ce que les organismes gouvernementaux, les conglomérats d'entreprise de publication, de distribution, les experts des médias, rédacteurs, réviseurs et autres gardiens idéologiques souhaitent mettre en circulation. Il n'est pas surprenant que les dés soient pipés en faveur de ceux qui les lancent.